

# Le Concert et la Neige

---

**U**N soir de décembre, en mal de musique, éconduit au seuil d'une Salle Gaveau surpeuplée où d'avidés mélomanes ne laissaient espérer le moindre strapontin au banlieusard que je suis, décidé à tout cependant pour entendre des sons conjugués, je me suis acheminé, blotti au fond d'une pelisse et d'un fiacre lugubre, sous la neige et le grésil, vers ce quartier latin où je ne vais à peu près plus jamais, et je suis allé demander au concert Rouge ce que l'implacable Chevillard refusait à ma passion.

Il n'y a là ni girandoles, ni zibelines, certes, et le lieu est plus que simple, dès la logette exigüe qui est tout le péristyle du temple et où les flocons, chassés par l'aquilon, entraînent en dansant et tourbillonnant avec les fidèles. Mais aussitôt toute ma déjà vieille âme d'étudiant m'a réintégré tout entier, et j'ai senti que j'allais être heureux. Il m'avait suffi de traverser le trottoir pour entrer là en bonhomme Noël et, comme les autres, je secouais sans façon la blancheur glacée de ma tête et de mes épaules, imaginant, en symboliste incorrigible, me délivrer tout à coup du fardeau des années chenuës. Le sol froid restait hostile aux pieds, et chacun demeurait emmitoufflé et couvert. Ce décor vétuste d'ancien café mérite, en jouant sur les mots, le nom de Rouge par l'abondance des andri-noples qui l'avivent d'un luxe cardinalice encore que sans prétention. Il rougeoie jusqu'à donner presque, en dépit du combustible absent, l'impression de la chaleur à qui s'y réfugie, et la fumée des cigarettes permises ajoute à l'illusion qu'il soit, comme un soir de Baudelaire, « illuminé par l'ardeur du charbon. » Et cependant il n'en est rien. Mais là où il y a de la musique, tout s'oublie.

Je regardais avec plaisir cette estrade étroite où se groupaient, — quelques hommes et deux dames — ces ouvriers du métier auquel j'aurai dû le plus de joie et de reconnaissance au monde. C'était à peine un peu plus qu'une famille, serrée autour des instruments et des pupitres : des visages sérieux et intelligents, jeunes, hormis Jemain dont d'ailleurs le grisonnement semble plutôt poudré que réel. Dans ces petits orchestres, on peut voir de tout à fait près les musiciens, ce n'est plus la grande corporation noire et blanche aperçue d'un balcon de théâtre, globale et anonyme : chacun garde son individualité ! On croit deviner celui qui deviendra un grand virtuose célèbre, on s'intéresse au plus modeste qui, toute sa vie, sera un bon exécutant probe et obscur. C'est très beau, ces masques d'artistes graves. L'amour du dieu qu'ils servent ensemble donne de la noblesse aux visages même ingrats : des pâleurs, de beaux méplats, des fronts larges sous la mèche romantique traditionnellement défaite, et ces mains qu'ils ont tous si intéressantes, ces mains nerveuses, maigres, raffinées, raçées, ces mains qui étreignent et caressent, ces mains de frôleurs de cordes et de touches auprès desquelles la plupart des mains humaines sont bêtes !

Dès qu'elles se mirent à jouer, ces mains-là, je sus que le respect de la musique les inspirait. Il y a dans cet orchestre restreint du concert Rouge l'intimité de la musique de chambre et l'émotion d'une phalange bien plus vaste, obtenue par une discipline parfaitement harmonieuse dans la proportion réduite des sonorités. Les orchestres des premiers temps symphoniques ont dû être tels. Il n'était pas besoin alors de foules concertantes dans d'immenses vaisseaux : un clavecin, quelques cordes et bois, et c'en était assez pour le culte et pour l'élévation de l'âme, parce que les officiants avaient la foi comme les assistants. Il m'a semblé être reporté bien loin en arrière, dans ce vieux coin de Paris où, un beau jour, la vraie musique est venue répondre aux désirs des étudiants pauvres, dans

ce vieux coin de Paris où jadis je déambulais avec Moréas ou Marcel Schwob, où nous disions des vers dans la nuit, où nous rencontrions Verlaine... Et comme les gens qui m'entouraient écoutaient bien ! On ne sait écouter la musique en toute simplicité du cœur que dans ces endroits restreints et sobres où il n'y a ni cérémonial, ni toilettes, où personne ne vient pour être vu ; et tandis que la rafale faisait rage au dehors dans la déserte et archaïque rue de Tournon, il y avait vraiment là un concile d'âmes ardentes qui se serraient autour de la musique comme autour d'un feu. Les cadences du vieux père Bach tombaient droites et franches comme des débats d'épée, leurs rythmes évoquaient la santé, la belle humeur, la carrure, l'éloquence fougueuse — et personne n'avait plus froid. La grâce rieuse d'un concerto de Mozart créait une illusion de printemps. Et alors Julien Villain, blond, tout jeune, si simple, mais en qui se révèle l'autorité du maître qu'il sera, se pencha sur son violon ; et la tendre, la chère, la divine phrase initiale de la *Romance en fa* de Beethoven se mit à chanter comme si la nuit de juin, bleue et tiède, allumait autour d'elle toutes ses étoiles pour diamenter sa voluptueuse mélancolie. Attentif, le groupe des musiciens accompagnait en sourdine : et la romance adorable semblait passer au milieu d'eux et venir jusqu'à nous comme une princesse traînant ses voiles et souriant à l'amour.

Jamais, depuis bien longtemps, je n'avais senti à ce point la puissance de la Musique, ce qu'elle peut faire avec peu de moyens. Était-ce la perfection passionnée du jeu de ce jeune homme — j'allais dire de cet enfant — dont l'âme tremblait de compréhension émue, infiniment respectueuse et sincère, et qui me donnait un plaisir que les plus célèbres maîtres ne m'ont pas mieux donné ? Était-ce l'œuvre elle-même, qui m'a suivi depuis mon enfance, que j'ai entendue dans le bonheur et le malheur, qui est pour moi une des expressions suprêmes de la musique d'amour telle que je la rêve. Était-ce, en ces mortelles années où nos cœurs sont si lourds, où nos âmes d'artistes sont meurtries sans pitié, le besoin irrésistible d'une détente consolante, d'un souvenir des temps de beauté, d'un repos où l'on baisse la tête pour cacher quelques larmes douces après trop de larmes amères ? Je ne sais. Mais j'aurais voulu ne jamais partir, ne pas retrouver la vie. Il me semblait que j'en aurais pour bien longtemps à évoquer là ma jeunesse finie, mes amis disparus, tout ce qui m'a poussé à écrire des livres, mes émotions d'adolescent aux premiers concerts où l'infini mélodique me fut révélé, certains soirs où l'on n'est plus qu'une épave, et où le flot musical vous reprend et vous remporte au large de l'océan des songes, le bien inouï que peut faire un petit lied, un temps de sonate, à ces heures où l'on n'en peut plus... Jamais je n'aurai fini, musique, de pénétrer ton magique mystère d'ange gardien individuel. Comme je t'aurai du moins aimée, toi qui auras été pour moi une religion alors que les arts n'étaient que des arts, toi qui auras enchanté et enrichi mes silences, et m'auras parfois permis de croire qu'en un éclair je comprenais tout et atteignais à la claire harmonie de toutes choses par le prestige de tes rythmes et de tes nombres !

Il a fallu sortir pourtant. Je me suis retrouvé dans l'obscurité glacée, où les fidèles dispersés sont vite redevenus des fantômes ; parmi la blancheur horrible que fait la neige dans les ténèbres je suis parti, morne, à pas étouffés. Toute fin de concert est désolante par le retour à la rue, comme, pour le fumeur d'opium, le retour à la réalité : c'est la rançon ; la dure vie en exige pour nos joies les plus innocentes. Mais j'emportais le souvenir de ces êtres attentifs, de ces beaux jeunes gens réunis dans le respect des génies consolateurs. Et à mesure que je m'éloignais, le lieu modeste et méritoire où j'étais venu chercher un peu de courage et de beauté demeurait dans ma mémoire comme ce dernier foyer rougeoyant que quitte le voyageur avant de s'enfoncer, grelottant, dans le froid, dans le silence, dans l'isolement, dans la nuit. Et tandis que la neige me souffletait, mon âme obstinément ramenait à mes lèvres la phrase amoureuse et parfumée de la *Romance en fa*.